

# Refuge perdu

(extrait)



Galeria de Biblioteca de Arte-Fundação Calouste Gulbenkian  
<http://www.flickr.com/photos/biblarte/>



Galeria de Biblioteca de Arte-Fundação Calouste Gulbenkian  
<http://www.flickr.com/photos/biblarte>

**Il attendait que le tramway s'approche**, sans poser sa valise. Le travail touchait à sa fin, dans sa phase la plus risquée. Arriver chez lui : quel soulagement !

Il transpirait, fatigué et assoiffé ; mais il fallait donner à son visage une expression détendue, comme si, à la file d'attente, il disait : "Quelle belle matinée, n'est-ce pas ? Ne faites pas attention à la valise... Ce sont seulement des vêtements, elle n'est pas lourde du tout." Les personnes dans la file d'attente ont seulement remarqué qu'il y avait un nouveau concurrent pour les places vacantes dans le tram, ce garçon malingre et mal habillé, aux yeux brillants, inquiets, le chapeau en arrière, et ils n'y ont guère fait attention.

Quand le tramway s'est arrêté, Abel voulut monter la valise à la main, mais, s'en sentant incapable, il l'a jeta sur la plate-forme. Très aimablement, deux messieurs sont venus à son secours. En signe de remerciement, il toucha son chapeau de la main, et des pieds à la tête il frissonna en découvrant leurs visages patibulaires :

— Cela ne dérange personne. Vous pouvez la laisser ici.

L'air était malicieux et le ton lourd d'intentions.

— Merci beaucoup ! — dit Abel.

Non sans peine, il prit place sur un siège à l'avant, le plus prêt possible de la sortie, tout en essayant de faire bonne mine. "Du calme, du calme. Je ne suis pas un lapin dans son terrier... Et ces hommes, bien qu'antipathiques, doivent être inoffensifs. A quoi bon suspecter un secours poli et spontané ?"



Galeria de Biblioteca de Arte-Fundação Calouste Gulbenkian  
<http://www.flickr.com/photos/biblarde>

Rassuré, il alluma une cigarette. Après avoir calculé la distance qui le séparait de la porte, il jeta un regard circulaire sur les voyageurs. “Cette jeune fille au nez en trompette... pas mal...” La tentative pour se libérer de la tension n'eut aucun résultat. Debout, au fond, les deux hommes semblaient le fixer.

Diable !... A un moment, il l'aurait juré, il lui sembla décrypter un signe de connivence avec un autre passager, installé à l'avant. Les choses se gâtaient.

Il pensa à descendre au prochain arrêt, ce serait une faute grave que d'emmener en laisse, jusqu'à chez lui, cette meute policière. Descendre là, cependant, entre le cimetière et les terrains vagues... Quelle direction prendre, sans se faire remarquer, une grande valise à la main, que ces deux hommes savaient être lourde ? Et s'il lâchait la valise et prenait la fuite... Ça jamais !

Prendre la fuite, ce serait se trahir — et il fallait jusqu'au bout chercher à saisir la dernière chance, comme le disaient ses amis. Lâcher la valise, sans opposer de résistance, ce serait trahir ceux qui la lui avaient confié : ses compagnons de lutte, son parti.

Le tram s'approchait du terminus... il s'arrêta. Abel ne faisait pas mine d'être pressé de sortir. Très droit, il prit la valise et, à l'aise, comme si elle ne fut ni lourde ni encombrante, il dépassa les deux hommes qui semblaient hésiter sur le chemin à suivre. Après quelques pas il se retourna comme pour ajuster une chaussure. Le voyageur du banc de devant, celui qui avait reçu le signal, le suivait. Abel allongea le pas un peu plus, tourna au premier coin de rue et, d'un air décidé, franchit une porte, monta les escaliers quatre à quatre jusqu'au premier pallier. Là, il s'arrêta



Le tramway à Porto, José Cândido, 2008



essoufflé. Par la lunette au dessus de la porte, il vit passer l'autre, le menton haut, flairant.

— Monsieur cherche quelqu'un ? — demanda une femme, à l'entrée du premier étage qui, aussitôt, cessa de briquer le sol.

— Oui... c'est à dire : c'est ici qu'habite Monsieur... ? (il dit un nom au hasard.)

— Non, c'est point ici. Je connais tous les locataires. Voyons voir. Là, à droite...

— Merci ! Au revoir ! Interrompit Abel.

Il descendit l'escalier, la rue qu'il inspecta était presque déserte. Tournant au coin, lentement, il prit le chemin ver chez lui.

Une fois entré dans sa chambre, son refuge, il se jeta sur son lit, soulagé : il leur avait échappé une fois de plus. (...)

(...)

Novembre 1948  
(in *Réfúgio Perdido e Outros Contos*,  
Ed. Avante, Lisbonne, 1975  
Traduction de l'extrait : Tito Lívio Santos Mota et Florent Robin